

Chapitre 4 - Itinéraire d'un bâtard :

Qui est ma mère ?



ésus recevait dans la maison de Pierre. La veille, il y avait eu beaucoup de monde : des malades qu'on avait soignés en ville, des exorcisés, des pauvres, des curieux – publicains et Juifs appartenant à diverses sectes – et des « craignant-Dieu », comme nous appelions les étrangers convertis à notre foi. Parmi les frères, moi seule avais le privilège de rester toujours près de lui, « comme son compagnon » disaient les autres. Je pouvais donc mieux l'écouter, pourvoir à ses besoins, combler ses désirs. Comme Jésus l'avait dit à Martha, j'avais choisi la meilleure part !

Le thème du rassemblement de ce jour était l'annonce du Royaume :

- Le Royaume de Dieu est proche : vous lisez dans le ciel s'il fera beau, s'il pleuvra ou s'il y aura du vent, mais vous ignorez les signes des temps. Pendant des siècles, nous avons attendu la Terre Promise, or cette Terre est devenue la propriété

de quelques familles qui se sont enrichies en appauvrissant les autres et en les asservissant. Le troupeau a grandi, mais les bergers sont devenus des larrons... que dis-je, des loups ! Qu'il est triste, le peuple que Dieu a choisi pour annoncer sa parole ! On parle de nombreuses langues, dans ce pays, et les gens n'arrivent pas à se comprendre, aussi sont-ils devenus muets. Il y a un désert dans le bruit des villes : nous sommes étrangers les uns aux autres, nous nous côtoyons sans nous entendre.

- Maître, intervint un des auditeurs, Jean aussi a annoncé que le Royaume de Dieu est proche. Qu'y a-t-il de nouveau dans ton message ?

- Jean est venu réconcilier les frères avec les frères, les enfants avec leurs pères, les belles-filles avec leurs belles-mères, les fils d'Abraham avec les nations.

- Et toi, qu'as-tu encore à faire, si nous sommes tous réconciliés ?

- Je suis venu séparer ce que Jean a uni !

- En faisant ça, tu détruis son œuvre ! S'il nous a rapprochés du Royaume de Dieu, tu nous en élois-

gnes ?

- Non, frère. Je suis venu accomplir l'œuvre qu'il a commencée. Il vous a appelés pour vous rassembler, moi je suis venu pour vous disséminer. Si on moissonne et amasse le blé dans les greniers, ce n'est pas pour l'y laisser pourrir, mais pour qu'il soit distribué et semé de nouveau. Dieu ne vous a pas appelés pour le simple plaisir de vous voir rassemblés, mais pour que vous vous dispersiez et vous mettiez à l'œuvre pour une nouvelle création. De l'homme d'aujourd'hui doivent naître les fils de Dieu ; la semence récoltée doit être de nouveau jetée en terre pour germer.

- Quelle semence ?

- Que vous êtes lents à comprendre ! La semence, ce sont nous, les hommes, fils de la terre, de la haine, du profit, de la race et du pouvoir, que Dieu appelle à mourir à eux-mêmes pour renaître comme fils du ciel, par l'amour. L'heure est venue où l'homme ne vivra plus du soutien de ses pères, mais de l'amour qu'il saura établir avec ses frères.

- Qui es-tu, par rapport à Jean ?

- Nous sommes tous deux envoyés par Dieu, selon la prophétie de Malachie : Jean pour préparer le Royaume par la réconciliation, moi pour proclamer l'Alliance.

Jésus parlait encore, quand un des disciples – André, je crois – s'approcha :

- Maître, ta mère, tes frères et tes sœurs sont venus te chercher et t'attendent dehors.

- Qui sont ma mère, mes frères et mes sœurs ? Pointant l'index sur les assistants, il ajouta : Je n'ai ni mère, ni frères, ni sœurs ; seul celui qui fait la volonté de Dieu est ma mère, mon frère ou ma sœur ! Vous non plus n'avez ni mère, ni frère, ni sœur, ajouta-t-il après un silence. Depuis que Dieu, selon le message d'Osée, a condamné notre mère comme prostituée, nous sommes tous privés de père, de mère, de frères et de sœurs, mais faisons Sa volonté, et Dieu deviendra notre père et nous serons tous, l'un pour l'autre, mère, frère et sœur.

Quand les disciples rapportèrent à la mère que Jésus refusait de la recevoir, elle se retira dans un coin et, se recouvrant de son manteau, pleura. Ses enfants ne dirent mot, mais leurs yeux étincelaient de colère. Ils me touchaient car, à entendre Jésus parler ainsi, je m'étais sentie concernée ; il me semblait qu'il parlait aussi de sa femme. Si toute relation familiale n'était pour lui que parabole, une femme ne pouvait être son épouse qu'en accomplissement de la volonté de Dieu. M'approchant de sa mère, je l'exhortai : « Allons, courage, mère : Jésus a toujours eu une vision des choses différente de la nôtre, mais je suis sûre qu'il vous aime. »

Submergée par la douleur elle répétait à mi-voix :

- Il devient fou, son esprit s'évade à la recherche de sa mère !

- Sa mère ? N'est-ce pas toi ?

- Je suis sa nourrice, ma fille. Et toi, qui es-tu ?

- Je suis Maria, son épouse.

- Il est marié ? Première nouvelle ! Peut-être a-t-il retrouvé en toi sa mère, qui s'appelait Myriam. Je m'appelle aussi Maria, ajouta-t-elle en pleurant d'émotion.

- Mère ! Lui dis-je en l'embrassant. Me prenant dans ses bras, elle m'appela sa fille. Mère, il y a là un mystère : nous portons le même nom, sans doute parce que nous sommes liées par une parabole... Raconte-moi ce qui s'est passé.

- J'avais alors une vingtaine d'années. Mon mari travaillait à la tâche, tantôt comme menuisier, tantôt comme ferronnier. Nous habitons Nazareth, mais au moment de la moisson et de la vendange toute la famille allait louer ses bras à la campagne ; nous y retournions à l'automne, pour les labours et les semences. Un jour, au coucher du soleil, je suis rentrée dans la grotte qui nous servait de maison et d'étable, et j'ai remarqué que la crèche débordait de foin frais. « Qui a pu faire ça ? » m'exclamai-je. Je m'approchai et vis un bébé couché dedans, entouré de lis. Je sortis pour appeler mon mari et vis une jeune fille qui s'enfuyait à travers champs. Je rentrai dans l'étable, pris le bébé dans mes bras en le ber-

çant, inquiète et joyeuse à la fois. Quand mon mari arriva, je lui présentai le nouveau-né : « Dieu nous a confié un enfant, nous l'appellerons Jésus ! »

- Pourquoi ce nom ?

- Parce que cet enfant a été sauvé par Dieu, comme Moïse le fut des eaux du Nil.

- Et la mère ? Ne s'est-elle jamais manifestée pour revoir son fils ?

- Je l'ai revue une fois, un an après, à l'endroit même où elle avait exposé l'enfant. Ce souvenir me serre encore la gorge ! Je me trouvais dans la grotte, en train de préparer le repas des moissonneurs ; Jésus près de moi trottait librement, car il commençait à marcher. Une jeune fille s'est approchée de lui ; elle devait avoir dix-sept ou dix-huit ans et était fort jolie. Fascinée, elle regardait l'enfant qui lui souriait puis s'est tournée vers moi :

« C'est ton enfant ?

« Bien sûr ! » Son visage s'est refermé, ses yeux se sont embués de larmes.

« Voudrais-tu un enfant, toi aussi ? Ne pleure pas, le Seigneur te le donnera, Lui qui a rendu fécondes nos mères stériles et qui sait donner des fils à celles qui n'ont pas conçu. » À ces mots, la tristesse assombrit encore plus son visage, elle avait du mal à retenir ses sanglots. Se tournant à nouveau vers l'enfant, elle le regarda intensément. Il lui sourit, s'approcha d'elle et balbutia le seul mot qu'il

connaissait : « Ma... man, ma-man ». Alors, elle se jeta dans mes bras en criant : « Non, je ne suis pas sa mère, je ne suis plus sa mère ! »

- Lorsqu'elle se fut un peu calmée, je lui demandai : « Comment t'appelles-tu, ma fille ? » La tête enfouie dans mes bras, elle répondit « Myriam » ! « Je m'appelle Maria, moi aussi. Dieu a voulu que nous portions le même nom, car nous sommes toutes deux la mère du même enfant !

« Deux femmes destinées à accomplir le plan de Dieu, qui leur demeure caché... Maria, je ne porte pas la responsabilité de la naissance de cet enfant ; je l'ai reçu par surprise, comme toi tu l'as découvert dans la crèche !

« Oh Myriam, mère de mon enfant !

« Maria, mère de mon fils ! »

- Je l'ai tenue serrée dans mes bras, pendant qu'elle me racontait son histoire.

« Au soir de mon mariage, après la fête, mon mari et moi sommes rentrés à la maison. Mon mari m'a dit : " Écoute, Myriam, je m'inquiète pour le bétail. Mon demi-frère, égaré par les réjouissances et un peu ivre, ne lui aura sans doute pas assez donné à boire, et je crains les voleurs. Je vais m'en occuper et à l'aube, au plus tard,

je serai de retour ". Il m'a embrassée tendrement, puis est sorti. En pleine nuit je l'ai entendu rentrer.

" Tu es déjà de retour ?

" Oui, oui, tout était en ordre et j'ai fait vite !

« Il s'est étendu sur le lit et nous avons fait l'amour. À l'aube je dormais encore quand mon mari, entrant dans la chambre, me réveilla :

" Oh mon aimée, dit-il en m'embrassant, tu dormais comme une chatte qu'on vient de caresser.

" Mais... d'où viens-tu ? Étais-tu ressorti ? Tu aurais dû me réveiller.

" Comment, ressorti ? Je rentre juste des champs, où j'étais allé soigner le bétail.

" Ah mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu humiliée ? Veux-tu ma perte, celle de l'enfant qui va naître et le malheur d'un homme ? " Et je pleurais, pleurais, sans pouvoir parler. Mon mari, interdit, n'osait même pas me consoler. Il attendait que je me sois assez reprise pour m'expliquer.

" Un homme est venu quelque temps après ton départ... Il avait ta voix... Il m'a fait l'amour, j'étais persuadée que c'était toi, il faisait si sombre ! Je n'ai rien soupçonné !

« Alors mon mari, levant le poing droit, le pouce entre l'index et l'annulaire, a maudit son demi-frère : " Maudit sois-tu, fils de Canaan qui m'a déshonoré en me faisant père d'un bâtard ! Que tes en-

fants soient chassés de la terre jusqu'à la dixième génération ! Que tu ne trouves jamais la paix dans le Schéol des pères !

« Cependant, il n'eut pas le courage de dénoncer son frère, subissant avec mon fils et moi la malédiction de Dieu. Il me renvoya : " Va-t'en avec ton enfant ! Dieu, qui t'a humiliée, te sauvera. Mais sors d'ici, que ma maison ne soit pas souillée d'un adultère. Quitte ce pays et réfugie-toi dans la terre d'Agar. "

« Je me suis cachée chez une parente le temps de ma grossesse, puis j'ai accouché seule et exposé l'enfant dans ta crèche. Avant de l'y abandonner, j'ai cueilli des lis et, tout en les disposant autour de lui, je priais Dieu : " Seigneur, je suis innocente, je suis sûre que tu le sauveras. Que le parfum des lis reste toujours sur lui, en signe de mon innocence. "

« Ensuite j'ai attendu que quelqu'un vienne à l'étable ; quand je t'ai vue, je me suis sauvée comme un oiseau de nuit, criant ma détresse et mon soulagement. Puis ce fut le désert dans mon âme, car mes larmes s'étaient tariées.

- Mon mari revenait avec les moissonneurs et Myriam, toujours craintive, m'a dit : " Écoute, Maria, je te donne mon esprit, le souffle d'une mère qui, après la naissance de son enfant, ne pourra plus jamais l'appeler ' mon fils '. " Elle m'a longuement embrassée, comme si elle vou-

lait insuffler son âme dans mon cœur. " Maintenant, je serai heureuse à la pensée que tu embrasses mon fils ". Puis elle est partie en courant, sans se retourner ni regarder cet enfant qui lui faisait signe de sa petite main et lui souriait. Je l'ai vue se confondre avec le vert des orangers, puis disparaître dans les oliviers.

- L'as-tu vue une autre fois ?

- Non, Maria, jamais. Sans doute était-elle apaisée à l'idée qu'elle m'avait donné son cœur... Mais si elle apprend que l'épouse de son fils se nomme Maria, elle se montrera de nouveau, j'en suis sûre !

- Maria, n'aie aucune crainte : tu es sa mère et il est ton fils, car Dieu te l'a offert et sa mère te l'a donné.

- Pour ce qui me concerne, tu as raison. Mais lui, il a toujours assumé ses responsabilités familiales sans jamais se lier à moi ; chaque fois qu'il me regardait il était ailleurs, à la recherche de sa mère. Il est toujours resté l'enfant qui appelait « Maman, maman » celle qui s'enfuyait.

- Mère, j'ai reçu la grâce de capter ce regard, qui s'est reflété sur moi comme dans un miroir... Je m'appelle Maria, comme Myriam, sa mère, et comme toi, sa mère.

J'ai invité Maria à habiter avec nous, mais aucun des disciples ne l'a jamais appelée mère. Elle a vécu comme une de nos sœurs appelées à prendre la relève d'Israël, la mère du

peuple.

LAMENTATION DE MYRIAM, LA MÈRE

Que tu es beau, mon enfant !
Tes boucles couronnent ta tête
comme le fils d'un roi.
Ton regard revient dans tes yeux,
lueur égarée
derrière l'ombre fugitive de ta mè-
[re.

Et tu ris !
Crois-tu revoir ta maman ?
Oh non ! Je ne suis pas ta mère,
bien que je la connaisse,
moi qui suis à la recherche de mon
[fils :
ses cheveux sont noirs comme tes
[boucles,
ses doigts fuselés, comme les
[miens,

teintés de rose ;
mes seins sont du même ivoire
[que tes joues.
Viens, touche ces seins,
de ta petite main :
ils sont veloutés
encore,
comme au temps où tu les suçais.

Mon Dieu, je suis folle à lier !
L'amour me trahit
au son de ta voix.
Retire ta main,
éloigne tes lèvres,
car les seins qui t'ont allaité
ne sont pas ceux de ta mère.

Tu pleures, maintenant ?
Je veux essuyer tes yeux
à la chaleur de ma bouche :
j'aime que tes larmes
reviennent à la source
qui bouillonne en mon cœur.
Ah ! Ils brillent de nouveau,
tes yeux,
et se noient dans le vert.
Pourquoi ne sont-ils pas noirs,
comme les miens ?
Sans doute les yeux de ton père,
de celui qui m'a aveuglée
la nuit où je t'ai conçu.
Je ne suis pas ta maman,
mon enfant ;
tu n'es pas mon fils,
toi dont le regard me fait pourtant
mourir.

PLAINTE DE MARIA, LA NOURRICE

Ô mère, j'ai trouvé l'enfant que de
[tes mains
Tu as abandonné. Il a sucé mes
[seins :
J'ai récolté du miel en allant à ma
[couche
Il s'en est délecté du baiser de ma
[bouche.

Tu es venue, Myriam, admirer ton
[enfant,
Tu es tombée en pleurs, émue, en
[le voyant :
Il t'a bien reconnue, en dépit de
[tes ruses
Ton amour t'a trahie, et t'a laissée

[confuse.
Quand tu t'es éloignée, commen-
[çait à courir,
Sa bouche est demeurée sans joie
[et sans sourire.
À force de fixer le noir de tes che-
[veux,
Son regard étonné s'est coupé de
[ses yeux.

Pourquoi recherches-tu celle qui
[t'a quitté
Et délaisses-tu la mère qui t'a al-
[laité ?
Que ton regard revienne au vert de
[tes prunelles !
Que je puisse t'offrir mon âme
[maternelle !

Ô femmes, dites-moi s'il existe
[douleur
Qui approche de celle qui peine
[[mon cœur :
J'ai reçu comme fils un enfant in-
[connu
Pour qui mon cœur de mère reste
[méconnu.

CHANT DE MARIA, L'ÉPOUSE

Je suis l'épouse de l'enfant sans
[père
Que tu as exposé hors des hu-
[mains,
Je suis l'épouse de l'enfant sans
[mère

Auquel tu as laissé sucer tes seins,
Je suis l'épouse du fils malheu-
[reux
Que j'ai séduit et charmé de mes
[yeux.

Il est venu me voir, auprès d'un
[puits,
Après avoir marché de longues
[nuits.
J'ai dit bonjour, lui ai rendu hom-
[mage,
En l'embrassant, émue, sur le vi-
[sage.

En me voyant gentille à son égard,
Il a baissé humblement son re-
[gard.
Ses lèvres ont vibré d'un vrai sou-
[rire,
Soudain ses yeux se sont remis à
[luire.

Je me sentais de lui très amoureu-
[se :
Je décidai d'en devenir serveuse.
Tout égarée, je lui tendis les
[mains,
Très affamée, je partageai mes
[pains,
Si assoiffée, je rafraîchis sa bou-
[che,
Bien fatiguée, je cherchai une
[couche.

Mères, ne soyez pas de moi jalou-
[ses
Car je suis la plus sage des épou-
[ses.

Qui suis-je ?



Quand je suis retournée chez Jésus, il était assis à l'ombre d'un olivier, encore secoué par ce qu'il avait publiquement déclaré de sa condition. Je lui confiai que j'avais parlé à sa mère.

- Tu as bien fait, Maria. Ce ne fut pas facile pour elle de devenir la mère d'un enfant qu'elle n'avait pas porté, mais elle ne se fait pas à l'idée d'y renoncer. Ta tendresse l'a sûrement réconfortée.

- Pourquoi as-tu été si dur avec elle ? N'aurais-tu pas pu dire les mêmes choses sans la blesser ?

- Le meunier ne fait pas de la farine sans écraser le grain sous le poids de la meule, et le semeur n'obtient pas des épis si la semence ne meurt pas dans le sillon. De même, l'homme et la femme ne peuvent devenir fils de Dieu que s'ils meurent à eux-mêmes.

- J'aurais été à ta place, je serais allée vers elle ! Pourquoi ne l'as-tu pas reçue ?

- Mes frères ne sont pas venus pour me voir, mais pour me capturer, en m'enchaînant au besoin si j'opposais de la résistance : ils sont convaincus que je suis fou. De plus, ils s'étaient entendus avec les pharisiens de la synagogue, qui ne se tenaient pas loin !

- C'est monstrueux ! Comment une

mère peut-elle agir ainsi ?

- Sans doute ne savait-elle pas ce qu'ils ont manigancé : quand on veut se débarrasser d'un homme gênant et qu'on ne peut alléguer de raison valable, on l'accuse de folie ! C'est le premier piège que les pharisiens me tendent, et ce ne sera pas le dernier !

- Et tes frères ? Comment en sont-ils arrivés là ? Ta mère m'a dit qu'elle t'a aimé, et toute la famille aussi.

- Oui, ma mère et son mari ont été heureux de ce don de Dieu, mais dans une famille pauvre tout doit rapporter. Ils m'ont donc reçu comme une force de travail supplémentaire pour satisfaire aux besoins de la famille. La preuve en est qu'ils ne m'ont pas adopté, sinon j'aurais été un fils comme les autres, ayant droit d'hériter et de me marier légitimement, mais je suis resté un bâtard, à peine toléré. Ils m'ont aimé comme étranger et domestique, d'autant plus subordonné que je leur avais été donné par Dieu.

- Mais pourquoi te taxer de folie ?

- À leurs yeux, j'ai rompu un contrat en quittant la maison, je ne leur ai pas rendu ce qu'ils attendaient de moi. Mes frères ont voulu me saisir pour m'y contraindre, et me déclarer fou parce que je veux vivre en homme libre. Jacob a travaillé sept ans pour obtenir la main de Rachel, j'ai

travaillé depuis mon enfance et ce droit m'est refusé !

- Je ne savais pas la situation du bâtard si affreuse... Pourtant, moi non plus, je ne suis pas légitime !

- Bien sûr ton père ne t'a pas reconnue, parce qu'il avait honte d'avoir violé ta mère et que l'inceste hantait déjà son cœur. Mais l'homme et la femme, de condition théoriquement identique, ne connaissent pas le même destin. Une femme sans père devient libre si elle épouse un homme dont la naissance est légitime. Mais si un bâtard se marie, il le reste toujours et sa femme, même libre, et ses enfants le deviennent à leur tour. Sans doute la bâtardise ne change-t-elle pas grand-chose à la condition de la femme, puisque la Loi lui assigne un statut proche de celui de l'esclave. L'homme libre domine la femme, le bâtard lui est inférieur : il ne peut s'élever dans la hiérarchie religieuse ou politique, n'a pas droit à la parole dans les assemblées, qu'elles soient familiales, délibératives ou d'État. La loi du bâtard veut « *qu'il soit rejeté de la communauté d'Abraham* ». Il ne peut y rester que comme étranger et impur. Comprends-tu combien cette condition est angoissante ? Le bâtard est sans cesse en butte à la question de son identité : qui suis-je ? Qui sont ma mère et mon père ? Peu importent les noms de ces personnes, il s'agit de la légitimité de sa naissance, de son lien à son peuple, à sa culture, à sa religion, aux mythes mêmes de son imaginaire.

- Maria m'a dit que, depuis ton enfance, la quête de ta mère te hante, et aussi qu'à force de la poursuivre, ton regard divague comme celui des fous !

- La comparaison avec les fous exceptée, ma nourrice n'a pas tort. Mon esprit était si préoccupé par la recherche de mes racines que je n'éprouvais plus aucun intérêt pour ce qui m'entourait. Une seule question m'obsédait : pourquoi étais-je né ? Pourquoi Dieu m'avait-il sauvé ? Ma présence au monde me semblait trop surprenante pour ne pas y voir la main de Dieu. Pourquoi, sans la moindre faute, un bâtard avait-il pris forme dans le ventre d'une femme ? Pourquoi ma mère ni moi n'avions été jugés, ce qui aurait pu, en un sens, nous libérer ? Pourquoi ai-je été trouvé par des hommes et non dévoré par des fauves ? Bien des exemples ont surgi à mon esprit : Moïse, Samson, et surtout Jephthé.

- Qui était Jephthé ?

- Un héros, du temps des Juges. Il était bâtard par sa mère, et non légitimé. Ses frères l'ont chassé pour qu'il ne puisse pas hériter ; il s'est alors associé à des brigands, formant une bande si forte et bien armée qu'elle fut, par la suite, appelée à défendre la terre contre des envahisseurs. Même bâtard, Jephthé est devenu chef du peuple et s'est racheté par son héroïsme. Parfois, j'ai été tenté de suivre son exemple, mais en moi le désir de Dieu a prévalu sur la soif de vengeance et le sens de l'honneur. La question de ma rela-

tion à Dieu a été prépondérante : bâtard, je n'étais pas fils d'Abraham ; pouvais-je alors me considérer comme fils de Dieu ? Qui était Dieu, pour moi ? En ce temps-là, Jean avait lancé son appel à la repentance et au baptême dans le Jourdain. On se posait beaucoup de questions : à quoi servait ce baptême ? Qu'ajoutait-il aux ablutions et aux purifications prescrites par la Loi ? Conferait-il aux craignant-Dieu le droit de se considérer comme fils d'Abraham ? Était-il efficace pour purifier les bâtards ? Je suis donc allé voir Jean, voilà ma folie ! Une fois baptisé, j'ai cru que cette purification me permettrait de réintégrer la famille des fils d'Abraham avec les mêmes droits que les craignant-Dieu. Je m'étais trompé ! Après quelques mois, il fallut bien me rendre à l'évi-

dence : le baptême n'effaçait pas la tache de ma naissance illégitime, la question de mon appartenance au peuple et à Dieu restait entière. Mais, sûr d'être fils de Dieu, je ne renonçais pas à trouver un autre baptême capable de me purifier.

Pendant que Jésus me parlait, André, le frère de Pierre, vint vers nous. Jésus me dit :

- Voici André, qui pourra t'en dire davantage sur mon séjour chez Jean : il est un de mes premiers disciples.
- Maître, a dit André, tu es attendu pour imposer les mains aux malades.
- J'y vais. Si tu as des talents de conteur, raconte mon histoire à Maria, qui veut la connaître pour mieux posséder mon cœur !

Le baptême de feu



tu arrives à propos : tu viens d'entendre Jésus ?
- Oui, nous avons été ensemble chez Jean, faisant partie du même groupe de pénitents.

Comme mon nom l'indique, je suis né de l'union d'un Juif et d'une Grecque. Bien que mon père m'ait reconnu, j'ai toujours été considéré comme un étranger, un craignant-

Dieu, plutôt qu'un fils d'Abraham. J'ai donc ressenti, comme Jésus, la nécessité de purifier ma naissance. Cependant, c'était plus facile pour moi.

- Comment es-tu devenu un de ses premiers disciples ?

- Pas tout de suite, seulement après son retour du désert. Le fait qu'il ait vaincu cette épreuve a été, pour moi comme pour bien d'autres, le signe qu'il était prophète, envoyé par Dieu pour annoncer le baptême de feu.

- Le baptême de feu ? Jésus ne m'en a rien dit, seulement qu'il avait acquis la certitude d'un baptême plus efficace que celui de Jean. Je suis curieuse d'en savoir plus !

- Quelque temps après son baptême, Jean avait permis à Jésus de baptiser aussi : il ne pouvait suffire à la tâche devant l'affluence, et il avait choisi pour ce ministère les disciples les plus fidèles. Dès que Jésus eut commencé, ses condisciples se plaindrent car, pour eux, un bâtard ne devait pas exercer ce ministère. C'était déjà une faveur de lui avoir accordé le baptême et de le compter parmi les frères, mais un fils illégitime d'Abraham ne pouvait pas purifier ses fils légitimes ! Jean ne partageait pas cet avis, mais comme il prêchait la réconciliation, il se résolut à demander à Jésus de renoncer. Celui-ci en fut profondément humilié et quitta le prophète. Aux questions sur son identité s'ajoutaient des doutes sur l'efficacité du baptême, s'il laissait les hommes divisés en purs et impurs, légitimes et illégitimes, libres

et bâtards.

« Il préféra se retirer pour se consacrer au silence et à la méditation des Écritures. Il trouva la réponse à cette question et à sa propre identité dans Malachie. Ce prophète, en effet, parle non seulement d'un ange réconciliateur des frères, mais aussi d'un ange de l'Alliance, qui procédera à la purification par le feu avant la venue de Dieu au temple. Le baptême d'eau ne concernait que le rassemblement et annonçait un autre baptême, de feu, qui purifierait de toute indignité. Jean ayant été appelé le premier, Jésus se voyait en ange de l'Alliance, qui dispenserait le baptême de feu.

« Cette conviction, qu'il manifesta avec beaucoup de force et d'assurance, bouleversa la communauté. Jésus fut de nouveau traduit devant Jean, pour avoir porté atteinte à sa mission et prétendu être envoyé de Dieu. Lors du jugement, ses accusateurs le comparèrent à Nabuchodonosor, roi si orgueilleux qu'il se faisait l'égal de Dieu. Jésus fut chassé au désert pour subir la même peine que ce roi, condamné à vivre au milieu des animaux et à manger de l'herbe comme un bœuf.

- Expédier un homme dans le désert, c'est défier Dieu !

- Un messenger royal doit montrer ses lettres de créance, celui qui se dit envoyé de Dieu doit prouver par des signes l'authenticité de sa mission. Se déclarant prophète du baptême de feu, Jésus devait survivre à l'épreuve du feu ou être brûlé !

- Lui avait-on au moins assuré les vivres et l'eau ?

- Certes non ! Il devait survivre grâce à l'aide divine, ne pas succomber à la chaleur ni au froid, au vent ni à la pluie, à la faim ni à la soif, aux animaux sauvages ni aux serpents. Tandis que la plupart des gens meurent au désert, Jésus en est sorti vivant, et il a ainsi prouvé qu'il était bien appelé par Dieu pour le baptême de feu.

- Mon Dieu, André, que suis-je pour devenir l'épouse d'un tel homme ? Que faire pour me montrer digne de lui ?

- Rien d'autre que l'aimer, Maria. L'épouse du *Cantique des Cantiques*, dont tu t'inspires à ce qu'il me semble, chante l'amour fort comme la mort... plus que le feu ou l'eau, le vent ou la pluie, la faim ou la soif... plus que le désert, lui qui, cependant, demeure dans le cœur.

Le désert



Le revis Jésus après le repas et l'interpellai :

- Rabboni, André m'a parlé de tes épreuves dans le désert. J'ai ressenti profondément la souffrance que tu y as subie. André a raison de dire qu'on ne sort vivant de ce creuset que grâce à Dieu !

- Certainement, Maria, et lorsqu'on reçoit cette grâce, on est aguerri pour supporter le désert de l'âme. Dans ce désert d'où je sors, l'homme n'a pas un morceau de pain pour apaiser sa faim ; sa position est si accablante qu'il reste couché, ou se traîne à

quatre pattes, comme les bêtes. Vivre là est aussi éprouvant que sur une terre aride et désolée !

- Cette terre aride de Juda, Rabboni, était pour toi un désert humain, où tu étais homme sans père et sans mère, chassé par tes amis et traqué par tes ennemis.

- C'est vrai... et pourtant, il y a de quoi se réjouir parce qu'on vit une seconde naissance, engendrée par la volonté de Dieu et non par le désir de la chair.

- N'était-ce pas déjà ta situation, quand tu as été sauvé après avoir été exposé ?

- Non, car après avoir été recueilli il faut revivre en soi-même l'état originel du premier homme.

- Comme Adam, au premier temps de sa création.

- Oui, à la différence qu'on y revient pour se retrouver un être qui n'est plus de ce monde, dans un espace différent. La terre s'ouvre devant soi à l'infini, inculte, avec pour unique végétation des ronces et de la mousse. Le ciel la recouvre d'un voile immense. Le temps est uniforme, scandé par l'enchaînement ininterrompu du cours et du décours du soleil et des étoiles ; aujourd'hui est comme hier, demain comme aujourd'hui. Où étais-je ? Ici et ailleurs, dans ce lieu de nulle part, un espace et un temps sans histoire, qui appartenaient plus au cosmos qu'à l'homme. J'étais devenu un être du cosmos, un homme des origines...

- Adam n'a-t-il pas été placé dans un jardin couvert d'arbres et de ruisseaux ?

- Une fois sorti de la glaise, il a été laissé sur la terre aride. Le jardin est venu plus tard, image de la terre transformée par son travail. J'avais pris conscience de mon désir de vivre ; je devais gratter le sol, découvrir les sources cachées, les racines, les semences, pour ne pas manger de la terre comme le serpent ; je devais me défendre du froid, de la pluie, de la chaleur et du vent, comme les animaux. Cette lutte s'appuyait sur l'expérience intérieure du retour aux origines : puiser ma force au tréfonds de moi-même, en deçà de la mémoi-

re, parcourir l'histoire en en inversant le cours pour me retrouver avant la chaîne des généalogies, les expériences de la culture, la technique du savoir. Au fond de nous-mêmes, l'image de l'homme originel nous attire et nous hante, où chacun retrouve la source de son identité, image qui est besoin de recevoir et impératif de faire, angoisse du néant et jouissance d'être. L'homme originel n'y a pas encore de visage, semence qui contient l'humanité comme le grain cache la plante.

- Ainsi tu as vu Dieu face à face, comme Moïse ?

- Personne n'a vu Dieu : ni moi, ni Moïse, ni aucun prophète. Au désert cependant, tout est signe de Son langage : le mouvement des astres et des nuages, le souffle du vent et le vol des oiseaux, le cours des jours et le retour des nuits. L'homme du désert ne s'arrête plus aux phénomènes, il interprète des signes pour découvrir le sens de son être. Au Sinaï, Moïse a perçu les signes par lesquels Dieu se manifestait : la foudre et le tonnerre, les nuages et le vent, le feu et la lumière. En ce sens, il a vu Dieu.

- La Loi de Moïse est donc une interprétation de ces signes ? Et toi, qu'as-tu lu au ciel du désert ?

- Le prophète interprète le langage de Dieu, pour donner sens à la vie du peuple lisant dans ses actes des paraboles. Moïse donna une signification à la genèse des enfants d'Abraham, je suis appelé à donner sens à la naissance de l'homme comme fils de

Dieu. Le modèle qui m'inspire n'est pas celui de Moïse, mais l'Alliance établie par Dieu avec les hommes dès la création. Je n'abolis pas la Loi de Moïse, je la renouvelle dans l'esprit de la genèse de l'homme.

- C'est pourquoi tu t'attires les foudres de ceux qui s'estiment les gardiens de la Loi.

- Cette confrontation est inévitable et je ne peux pas en prévoir l'issue, mais je ne suis pas le seul à annoncer ce retour aux origines : des prophètes m'ont précédé, notamment Osée... Ayant appris que j'avais survécu, les gens venaient me voir car tout homme porte en lui Adam, l'homme originel, et rêve de rencontrer qui cherche à lui ressembler. Je n'étais plus seul, ma vie s'était transformée : des communautés s'étaient constituées, nous nous consacrons à la prière et à la méditation des Écritures. À ce moment, le message d'Osée m'a saisi et j'ai reçu l'appel de Dieu.

- Chaque fois que tu me parles d'Osée, je suis troublée. J'ai peur que tu ne m'idéalises sous les traits de Ruchama.

- Bien sûr, Maria ! Le message d'Osée répondait aux interrogations de mon désir, mais Ruchama n'aurait pu avoir un sens pour moi si je n'avais pas déjà désiré une femme, dont elle était l'image idéale.

- Rabboni, je suis heureuse ! Cela signifie que tu m'as aimée avant de connaître Ruchama !

- Maria, ma bien-aimée, je t'ai parlé tout à l'heure de l'homme originel,

sujet du désir qui est au fond de nous-mêmes ; par le désir, tout ce qui nous advient existait déjà en nous, comme projet, comme imaginaire. Le conte précède l'histoire, or nous sommes poètes et notre vie s'inscrit dans une succession d'images avant de devenir réalité. Au désert, j'éprouvais le besoin de parler à quelqu'un... même les rares animaux fuyaient ma présence. Pourquoi être doué de parole, si personne n'entend ni ne répond ? Sur ma peau desséchée, j'ai désiré la caresse amoureuse d'une main ; sur mes lèvres arides, le baiser d'une bouche fraîche. Aucune flaque d'eau pour me renvoyer un visage humain, j'étais Adam avant qu'il ne connût Ève. La femme éveillait mon désir comme la lumière de l'étoile du matin. Elle m'est devenue familière, j'ai imaginé son visage, lui ai donné vie et fait place auprès de moi, elle est devenue un personnage de ce conte qui précède l'histoire. C'est toi que j'ai créée, Maria, tu étais avec moi avant que tes yeux m'aient charmé.

- Où étais-je, quand tu m'as créée et aimée de loin ?

- Tu en demandes beaucoup ! Sans doute aussi au désert, en train d'écrire ton conte.

- Oui, j'étais dans un désert avec les ombres d'hommes morts qui m'avaient aimée ; mes angoisses prenaient la forme des fantômes de mon père et de ma mère. Je n'existais aussi que par la force de mon désir et imaginais mon histoire d'amour, œuvre toujours inachevée !

- Voilà pourquoi notre amour est antérieur à la découverte du message d'Osée. Nous nous sommes reconnus en Ammi et Ruchama parce que notre imaginaire nous avait créés comme Ammi et Ruchama ! Ces personnages que nous avons imaginés figuraient l'acte par lequel Dieu nous créait. Notre désir rejoint le désir de Dieu.

- Tout cela me donne le vertige ! Si le désir de Dieu rejoint le nôtre et constitue la trame de notre imaginaire, qui donc est Dieu et qui sommes-nous ? Où est le livre des Écritures, et qu'est-ce que la vie ?

DÉSERT

Sur ta chair sablonnée,
je reconnus les traces du désert.
Tu tâtonnais comme un aveugle,
ton regard arraché par le soleil.
Battus, endurcis par le vent,
tes cheveux descendaient, grume-
[leux,

sur tes épaules.
L'haleine sifflait de tes lèvres
devenues de métal,
alors que le bronze brillait
sur ta poitrine en cuirasse.
On aurait dit que l'image d'hom-
[me
s'était détachée de ton visage
pour t'abandonner à l'effritement,
à l'embrasement,
au durcissement du temps.
S'était-elle envolée pour rejoindre
[le moi,

que tu cherchais
depuis ta naissance ?
Car tu as marché en reculant
sur le chemin des âges,
ta peau se teintant de fer, de bron-
[ze,
d'argent et d'or enfin,
comme la glaise du commence-
[ment
avant que tu ne fus,
celle dont Dieu te forma
à Son image.

Arrête-toi, homme,
car tu es parvenu au seuil de l'é-
[ternel,
où naît l'humain.
C'est moi qui possède ton image :
je l'ai vue comme une lueur
sur la source qui jaillit dans mon
[âme

et je l'ai ravie du regard.
Voici, je te fixe dans les yeux
et ils recouvrent la vue.
Je frôle tes lèvres du doigt
et elles s'enflamment.
Ta peau s'assouplit aux caresses
[de ma main,
embaumée de myrrhe.
L'image d'homme,
celle que la crèche avait voilée
et que la Loi avait arrachée de ton
[visage,

revient à toi,
rayonnante de Dieu.
Tu es à nouveau âme vivante
et tu parles,
tu souris au toucher de mes bai-
[sers.
J'humecterai tes lèvres de lait,
je te donnerai à goûter du miel,

le lait qui coule dans la terre pro-
[mise,
le miel qui ruisselle dans mon jar-
[din de Magdala.

Car j'engendre en toi l'humain de
[mes yeux,
avant de le recevoir de toi dans
[mon sein,
moi, Maria, l'aimée.